

TEXTE Caroline Rousseau
PHOTOS Giulia Frigieri

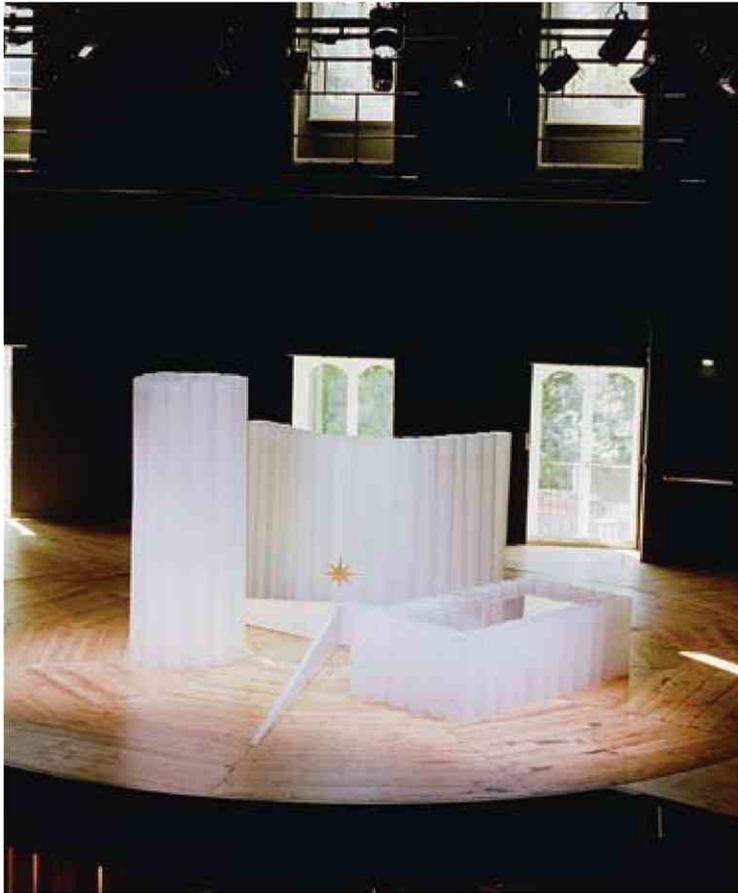
Bouquet final à Rome

C'est dans sa ville natale que la directrice artistique de la maison Dior, Maria Grazia Chiuri, a trouvé le décor de son défilé d'adieu, le 27 mai. Si rien n'a filtré ce jour-là sur son départ, la créatrice a choisi de célébrer l'art et la culture de la capitale italienne, où elle vient de redonner vie à un petit théâtre.



Adrien Dierand/Fondazione Torlonia





ELLE A PONCTUÉ sa collection croisière 2026 de 31 silhouettes haute couture sur un total de 80 passages. Mariant ainsi des vêtements de prêt-à-porter de luxe « abordable », censés se vendre comme des petits pains à travers le monde, à ce que la mode fait de plus exigeant et élitiste en matière de savoir-faire textile. Dans un autre contexte, cela aurait sonné comme un sacrilège. Mais, le 27 mai au soir, dans les jardins de la villa Albani Torlonia, Maria Grazia Chiuri faisait juste ses adieux (qui seront officialisés deux jours plus tard) à la maison Dior, où elle aura dirigé les collections femme pendant neuf années, à raison de huit collections par an. Après des mois de rumeurs persistantes sur son départ, et alors que l'industrie de la mode vit depuis un an un mercato inédit au sein des grandes maisons de luxe, cet événement singulier à plus d'un titre aura apporté une preuve supplémentaire : en présentant à Rome des robes de haute couture qui auraient dû défiler en juillet sur les podiums parisiens, elle semblait confirmer qu'elle ne serait plus là l'été venu.

Quand Dior a annoncé, le 26 novembre 2024, que sa prochaine collection croisière serait présentée à Rome, la légende urbaine, qui voulait que « le jour où elle partirait, Maria Grazia défilerait dans sa ville natale », est repartie de plus belle. Le 31 janvier, Dior Men signifiait le départ de son directeur artistique, Kim Jones, laissant le poste vacant. En février, au début de la fashion week femme de Paris, le défilé Dior imaginé en collaboration avec le metteur en scène Bob Wilson a laissé une drôle d'impression aux invités : les tableaux aux accents de fin du monde avaient quelque chose de rétrospectif, mélangeant les temps forts de la mode maison, faisant dialoguer le passé (avec des allusions au Dior



En haut et ci-contre, la scène et la salle du Teatro della Cometa, à Rome. À droite, un comédien dans les coulisses du théâtre, rénové à l'initiative de Maria Grazia Chiuri. Page de droite, le plasticien Pietro Ruffo, posant dans son atelier romain devant des carrés de soie qu'il a dessinés pour Dior.



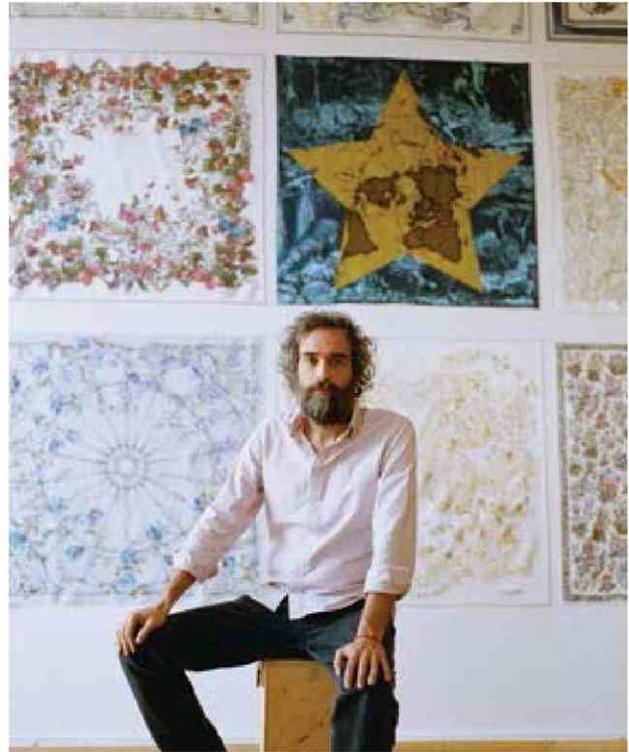
Giulia Frigieri pour M. Le magazine du Monde



de Gianfranco Ferré et de John Galiano) et le présent ; semblant tourner une page pour laisser place à un nouveau chapitre. De nombreux observateurs ont vu là le « dernier prêt-à-porter de Maria Grazia ». Même émotion étrange ressentie à Kyoto pour le défilé Pre-Fall, le 15 avril, certainement due à l'annonce, un mois auparavant, du départ de Jonathan Anderson de Loewe (LVMH), que « ceux qui savent » pressentaient déjà chez Dior... Intuition validée le 17 avril, deux jours après Kyoto, par un communiqué annonçant son arrivée à la direction artistique des collections homme de Dior. Le 27 mai, donc, à Rome, la créatrice qui recevait ses 500 invités dans la ville qui l'a vue naître et où elle vit savait bien évidemment que c'était là son dernier show pour la marque du groupe LVMH. Tout le monde le pressentait. Mais consigne avait encore été donnée de ne pas aborder le sujet avec elle. Troublante s'il en est, la situation s'accordait parfaitement avec cette collection croisière placée sous le signe de « la bella confusione » (« la belle confusion »), titre proposé par l'écrivain et scénariste Ennio Flaiano à Federico Fellini pour le film *Huit et demi* (1963). Qui joue un rôle parmi les mannequins, les comédiens, les invités (tous ayant globalement respecté le dress code du noir pour les hommes et du blanc pour les femmes) ? Où se trouve la frontière entre réalité et imagination ? Entre le passé et le présent (des œuvres contemporaines jalonnaient le parcours dans le jardin de cette villa exceptionnellement ouverte qui regroupe l'une des plus vastes collections particulières d'œuvres antiques) ? Entre le déroulé parfaitement orchestré de la soirée et les aléas de la météo ? Car, au cours de cette soirée romaine à la douceur printanière, le ciel s'est assombri. Les équipes ont glissé des parapluies derrière les rangées de sièges, le vent s'est levé et les hirondelles se sont mises à voler bas, puis la pluie est tombée, drue, quelques secondes avant le début du show pour s'arrêter cinq minutes avant la fin... Puis la créatrice est sortie du backstage, elle a parcouru, les yeux brillants et le pas lent, les allées gravillonnées du jardin de la villa Albani. Sur les quelque 300 mètres de ce dernier tour de piste, les invités se sont tous levés sur son passage, lui offrant une rare standing ovation générale.

Depuis 2017, Maria Grazia Chiuri a mené d'une main de maître les collections croisière, se focalisant le plus souvent sur les artisanats locaux et ceux qui les perpétuent, effectuant un travail de recherche poussé en amont des défilés, qu'il concerne l'histoire, le maillage industriel ou la quête des derniers ateliers de broderie, de tissage, de tricottage, d'anoblissement, de Marrakech à Lecce (dans les Pouilles), d'Athènes à Séville, de Mexico à Édimbourg. En prenant, cette année, Rome pour décor, elle semble avoir légèrement déplacé son regard et porté toute son attention sur la culture et les arts. Avec, en point d'orgue, et concomitamment au défilé Dior, la concrétisation d'un projet personnel de longue haleine. À savoir, la réouverture d'un petit théâtre niché à deux pas du Forum romain, face au Capitole, entre le théâtre antique dit « de Marcellus » et le Colisée. « D'habitude, à ce niveau de responsabilités dans le luxe et à ce stade d'une carrière remarquable bâtie au sein des plus

grandes maisons, [Fendi, Valentino ou Dior] les designers se paient un yacht ou une villa, commente dans un sourire Noona Smith-Petersen, dont l'agence milanaise est chargée des relations presse du Teatro della Cometa, petit bijou datant de 1958 et racheté par Maria Grazia Chiuri après le Covid. Mais elle ne fait jamais vraiment comme tout le monde. Là, elle a investi dans un trésor local auquel elle redonne vie et dont elle, ses enfants et toute la ville pourront profiter pendant des années. C'est un cadeau qu'elle offre à Rome, aussi. » Supervisés par les architectes Fabio Tudisco et Andrea Panzini, les travaux auront duré un peu plus de deux ans, permettant l'inauguration, le 25 mai, de cet espace raffiné de 500 mètres carrés, doté de son petit café et capable d'accueillir dans des fauteuils de velours rouge quelque 250 spectateurs. Avec une rareté dans ce type d'endroit : en fond de scène, des fenêtres pareilles à celles d'une maison donnent sur les arbres de la Via del Teatro di Marcelllo et le ciel de Rome. Ainsi, la ville éclaire de sa lumière changeante les répétitions et représentations. Dimanche 25 mai au matin, derrière des rubans de signalisation qui balisent la zone, des caméras et des camions régie commencent à s'installer, en prévision du passage du pape, en fin d'après-midi. Léon XIV doit en effet se rendre chez le maire, Roberto Gualtieri. Un événement que la presse a relayé, n'oubliant pas de mentionner que le cortège papal longerait le Teatro della Cometa, « qui renait par la volonté de la famille Chiuri ».



À l'intérieur, au balcon où elle s'est assise pour l'interview, Maria Grazia Chiuri parle d'emblée de Mimi Pecci Blunt. Comtesse et nièce du pape Léon XIII, c'est elle qui, avec le soutien de son mari, Cecil Blumenthal, devenu Blunt, a commandé à l'architecte Tomaso Buzzi ce Théâtre de la Comète, ouvert au public pour la première fois en novembre 1958. « Tout le bâtiment que vous voyez depuis la rue appartenait aux Pecci Blunt », explique la nouvelle propriétaire des lieux. En 1937, « Mimi », comme l'appelle Maria Grazia Chiuri, demande à son mari d'acheter cette grande maison romaine inhabitée ; un ingénieur est dépêché pour préparer le bâtiment et l'adapter. Car « Mimi » veut y faire un théâtre. La guerre les contraint à fuir l'Italie et à s'installer aux États-Unis ; c'est donc seulement en 1956 que le projet peut reprendre. Tout est assez romanesque dans l'histoire de cette noble Italienne, mécène et amie des intellectuels et artistes de l'époque. Et tout résonne étrangement avec Christian Dior. Chacun d'eux a, par exemple, ouvert une galerie et organisé des bals mémorables avec l'avant-garde de leur époque. « Le blason de la famille Pecci était une comète, qui a donné son nom au théâtre. Et, comme on sait, monsieur Dior avait fait de l'étoile son porte-bonheur et emblème. Il dessinait, elle était une excellence photographe. Elle faisait même d'énormes albums dans lesquels elle collait ses superbes clichés en noir et blanc qu'elle titrait, légendait à la main. Elle retranscrivait par le menu qui portait quoi, qui —>



Ci-contre et ci-dessous, l'atelier Tirelli, à Rome, où ont été confectionnés les costumes des comédiens présents le soir du défilé Dior et lors de l'inauguration du Teatro della Cometa, deux jours avant. À droite, dans le bureau historique d'Umberto Tirelli, mort en 1990.



—> incarnait tel ou tel personnage lors des fêtes qu'elle organisait ou des pièces qu'elle program-
 mait. Elle voulait mener et réussir artistiquement sa vie », poursuit la créatrice. Il reste aujourd'hui des centaines de ces ouvrages, de photos, d'affiches du théâtre, de programmes... Certains de ces documents sont désormais exposés dans les vitrines que Maria Grazia Chiuri a fait installer au Teatro della Cometa, qui a traversé quelques épisodes moins joyeux que les comédies qu'il s'y donnait. En 1969, un incendie déclenché par un court-circuit le réduit en cendres. Mimi meurt en 1971, mais sa fille Viviana Pecci Blunt, parviendra à le rouvrir en 1986. Le Covid lui fera baisser le rideau, jusqu'au rachat par Maria Grazia Chiuri qui, d'une certaine façon, prend le relais dans ce qu'elle appelle « notre maison ». « Avant le Covid, je venais ici voir des pièces avec mon mari. Et puis avec ma fille, Rachele [qui l'a épaulée chez Dior pendant des années sur les recherches en amont des collections et chapeaute aujourd'hui la programmation du théâtre], nous nous sommes documentés sur Mimi, dont la vie et la sensibilité nous fascinaient. Je me suis attachée à ce théâtre. Vous savez, Rome est remplie d'endroits comme celui-ci, des petites choses précieuses et très très poussiéreuses. Mais, comme cette ville déborde de monuments d'une valeur inestimable, le risque est que nous perdions tout simplement ce type de lieux moins spectaculaires. »

Tout comme Mimi Pecci Blunt, qui rassemblait autour d'elle des peintres, des musiciens, des photographes, des poètes... Maria Grazia Chiuri s'est entourée, pour son dernier défilé pour la maison Dior, d'artistes comme le cinéaste Matteo Garrone, réalisateur de *Gomorra* (2008), qui a tourné un film de douze minutes sur cette collection croisière dans les jardins de la villa Albani Torlonia. Ou encore du fidèle Pietro Ruffo, qui travaillait déjà avec elle quand elle œuvrait chez Valentino avec Pierpaolo Piccioli, juste avant de rejoindre Dior. Dans son atelier de la Via degli Ausoni, dans un

Giulia Frigieri pour M. Le magazine du Monde.



bâtiment dont l'entrée sur rue ressemble à celle d'un vieux garage mais qui était jadis une fabrique de pâtes, l'artiste reçoit, fenêtres grandes ouvertes sur les toits de la ville. Accrochés à un immense panneau blanc, 15 carrés de soie Dior de 90 × 90, comme autant de variations d'étoiles, de soleils, de fleurs, de fruits, d'animaux... Un monde foisonnant et coloré sorti de l'imagination de ce plasticien de 47 ans, qui a su depuis plusieurs saisons, avec un réel succès, réinventer la toile de Jouy de Dior. Ici et là dans l'atelier, ses œuvres en relief superposent, par la magie d'épingles de couturier, des strates de papier qui accouchent de planisphères peuplées d'étranges créatures. Ses dessins à la précision digne d'un botaniste ou d'un entomologiste enchevêtrent faune et flore au stylo Bic bleu ou au crayon à papier. *« Sur ce point comme sur pas mal d'autres, sourit l'artiste, Maria Grazia m'a fait évoluer. Je travaillais uniquement avec des mines sèches. J'étais très 4H, elle m'a poussé vers le HB, voire le 2B. Je n'y aurais jamais cru, mais, grâce à elle, je dessine aussi désormais au fusain. »* Avec la styliste, il s'est frotté à la mode dont il ignorait tout et lui a appliqué son art, de la scénographie de défilé aux motifs imprimés sur des packagings, des cabas en toile ou des robes.

Pour la collection croisière 2026, au-delà des dessins qu'il a réalisés, il a parsemé dans le parc de la villa Albani de drôles d'œuvres « moussues », minérales mi-végétales, dont on se demandait si elles n'accompagnaient pas les œuvres antiques depuis toujours... Avec cette idée de « belle confusion » que l'on retrouvait jusque dans l'apparition, en marge du défilé, d'étranges personnages à la peau diaphane et entièrement habillés de blanc, comme des fantômes tout droit sortis d'un film. Ou échappés du Bal blanc donné le 25 juin 1930 par Mimi Pecci dans son hôtel particulier parisien du 32, rue de Babylone... La facture de leurs costumes, un brin XVIII^e siècle, chemises à jabot, crinolines et redingotes, a pu laisser croire un instant qu'ils sortaient eux aussi des ateliers haute couture de Dior. Mais non. Ces pièces au savoir-faire quasiment « historique » sont l'œuvre des ateliers Tirelli, qui, depuis plus de soixante ans, habillent les personnages de légendes du cinéma mondial. On peut, encore aujourd'hui, au siège du costumier, dans une villa au dernier étage de laquelle vécut un temps Marcello Mastroianni, voir la robe de bal de Claudia Cardinale dans *Le Guépard* (1963), de Luchino Visconti, une autre portée par Maria Callas dans *Médée* (1969), de Pier Paolo Pasolini, ou encore celle marine et noir de Kirsten Dunst dans *Marie-Antoinette* (2006), de Sofia Coppola...

Comme au cinéma, les rebondissements créent de l'émotion et empêchent la mode de tourner en rond. Le 27 mai, dans la nuit romaine, pour les adieux non officiels de Maria Grazia Chiuri à la maison de couture parisienne, tout le monde a joué le jeu. Quarante-huit heures plus tard, ce départ aux allures de secret de Polichinelle a été confirmé et, le 2 juin au matin, Jonathan Anderson était annoncé au poste que venait de laisser la styliste italienne, sans qu'on sache encore si elle voudra prendre un nouveau rôle sur la scène de l'industrie du luxe. Ou si elle préférera celle du Teatro della Cometa. (M)

